

# I. LA GUERRE REVOLUTIONNAIRE AU • BRESIL ET LES ENSEIGNEMENTS DE MAO

L'histoire plus récente du mouvement communiste révèle un décalage entre la force de la pensée de Mao en Chine et la pauvreté de celle de ses partisans officiels dans le reste du monde. Tandis que le P.C. chinois a su déterminer sa stratégie, indépendamment du modèle stalinien, les partis « pro-chinois » se sont montrés très inefficaces du point de vue révolutionnaire. Le P.C. indonésien a payé cher sa politique d'« unité nationale » avec Sukarno, le P.C. du Brésil n'a jamais su appliquer au pays une politique adaptée aux conditions locales, les organismes pro-chinois de l'Europe ne se sont pas montrés capables d'établir une stratégie pour le vieux continent, et on peut dire de même de tous les groupements latino-américains réunis sous le drapeau du maoïsme.

Or, la grande force de la pensée politique de Mao provient de son effort pour appliquer le marxisme à l'étude de la réalité chinoise. Luttant contre ceux qui ne savaient que « répéter toute une série de phrases étrangères mal digérées » il insistait sur la nécessité pour le parti de s'enraciner dans les conditions nationales. « Un communiste est un internationaliste marxiste, mais le marxisme doit revêtir une forme nationale avant de pouvoir être appliqué. » Compte tenu de quelques déviations possibles dans sa pratique, ce principe est très juste, et c'est ce qui a permis au parti chinois de refuser les voies proposées par Staline, même pendant la période du culte de sa personnalité (1).

Par contre, ce qui n'aurait pas dû être fait, c'était la transposition de ce marxisme « sous une forme nationale » chinoise à tous les autres pays. Les tactiques, les mots d'ordre, les objectifs des chinois pour leur révolution propre sont devenus ceux des maoïstes de tous les pays, indépendamment des particularités de chacun. C'est ainsi que, fatalité étrange, les disciples de Mao ont commencé à « répéter toute une série de phrases étrangères mal digérées ».

En ce qui concerne nos maoïstes, le P.C. du Brésil, représentant officiel de la tendance « chinoise », caractérise la révolution comme « agraire et anti-impérialiste », la campagne présentant des caractéristiques féodales, et la bourgeoisie nationale ayant un rôle à jouer dans le front uni-national. Son programme de 1962, substitua à l'analyse de la société brésilienne une simple transposition de l'analyse des classes en Chine pré-révolutionnaire. Après le coup d'Etat de 1964 ses lunettes chinoises lui firent immédiatement penser au programme de Mao pour la guerre sino-japonaise de 1936. Comme si la situation avait été semblable : l'impérialisme japonais qui puisait en Chine les bases matérielles pour le développement de ses industries, fut comparé à l'impérialisme américain, plus mûr, à un autre stade, associé aux bourgeoisies latino-américaines, qui a pour but d'implanter ses industries et de conquérir des marchés. Comme en Chine la révolution est caractérisée comme une « guerre de libération nationale », nos maoïstes lancent le mot d'ordre de guerre

(1) Il n'est pas inutile de rappeler que marxisme « sous une forme nationale » ne veut pas dire marxisme nationaliste ; l'expression veut simplement dire qu'il faut rendre compte des particularités nationales, c'est-à-dire de la forme que prennent au niveau national les luttes de classe internationales. En Chine paysanne, envahie par le Japon, le sentiment patriotique constituait une de ces particularités et le fait d'avoir pris en considération ce sentiment a donné une grande force au parti chinois. En même temps, la transformation de cet aspect idéologique en conception politique nationaliste se trouve d'après nous à la racine des limitations théoriques du maoïsme. C'est à quoi nous nous référons quand nous parlons des déviations dans l'application du principe, qui est juste en soi.